demander, très respectueux de la science, il a conservé, jusqu'à la fin de sa vie, une grande et sincère affection pour les jeunes savants qui venaient travailler auprès de lui. Son plus grand bonheur, après celui de l'étude, était de découvrir des intelligences, de les encourager au travail et à la recherche, puis de les pousser dans la carrière et de les aider de ses conseils et de son influence. Tout cela était fait avec une discrétion et un tact parfaits. Les moyens d'action étaient d'ailleurs très simples. Sa vie pouvait servir d'exemple. Il était travailleur par plaisir et bon administrateur par tempérament; ne ménageant jamais ses peines, toujours prêt à un nouveau travail et l'acceptant avec gaieté. Nous pouvons dire qu'il est mort à la tâche, ne voulant pas s'arrêter, ne voulant pas écouter les conseils de ses amis, les affectueuses représentations d'une sœur qui l'adorait et qui lui avait refait un foyer dans ce vieux Muséum où il était entré enfant et où s'était écoulée sa carrière scientifique tout entière.

L'idée du devoir dominait toute sa vie, et, pour son initiative, pour son abnégation, pour sa conscience, nous lui devons le tribut de nos regrets douloureux que, comme une poignée de fleurs, nous apportons sur sa tombe.

Au nom de l'École de pharmacie, nous lui adressons un suprême adieu.

Discours de M. Hutinel,

au nom de l'Académie de médecine.

En ce jour de deuil, je viens, au nom de l'Académie de médecine, adresser un dernier adieu à l'un de ses membres les plus éminents.

Je ne vous parlerai ni des travaux ni de la vie de Milne Edwards; cette tâche appartient à ses collaborateurs et à ses amis. A eux revient l'honneur de vous rappeler les ouvrages qui ont placé notre collègue au premier rang des naturalistes et les succès légitimes qui ont jalonné les étapes d'une vie consacrée tout entière au culte de la science.

Issu d'une race de savants, Alphonse Milne Edwards était le fils d'un des physiologistes les plus illustres dont notre pays ait le droit de s'enorgueillir, et il a suivi d'un pas ferme les traces glorieuses de son père.

Toute sa vie s'est passée dans l'admirable centre d'études qu'est le Jardin des Plantes. Il a fait ses débuts dans ce magnifique laboratoire, il y a grandi et il en est devenu, jeune encore, le chef incontesté.

Quand on abordait cet homme aimable et bienveillant, dans sa retraite fleurie, on reconnaissait en lui le philosophe que ne troublent point les bruits du dehors et dont le travail est la seule pensée comme l'unique passion.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, sa bienveillance n'était pas de la faiblesse, et son amabilité n'avait rien de banal. Il ne se livrait pas volontiers,

et il était constant dans ses affections. Il avait acquis et il a su conserver de solides amitiés qui ont fait le charme de sa vie.

Milne Edwards était un organisateur de premier ordre. Il l'a prouvé à maintes reprises. Ses expéditions scientifiques sur le *Travailleur* et sur le *Talisman* furent merveilleusement réglées, et le Muséum lui doit la plus grande partie des progrès réalisés depuis vingt ans.

Pour mener à bien cette œuvre difficile, il fallait une autorité incontestée. Cette autorité, il la possédait; il la devait non seulement à ses titres, à ses travaux et à sa valeur scientifique, mais surtout à la fermeté de son caractère.

Il avait un jugement droit et une volonté inflexible. Sachant bien ce qu'il voulait, il le faisait exécuter sans faiblir.

S'il est bon d'être ferme, il est dans la vie des circonstances difficiles, où il faut montrer de l'habileté. Milne Edwards était doué d'une très grande finesse. Il l'a montré plus d'une fois, l'année dernière encore, dans une circonstance que je ne rappellerai pas, car elle est présente à toutes les mémoires.

Rien de plus original ni de plus charmant que certains de ses discours; je citerai seulement celui qu'il prononça lors de l'inauguration des nouveaux bâtiments du Muséum.

Cet homme, d'apparence chétive, était doué d'une activité surprenante; rien ne l'arrêtait, rien ne semblait le fatiguer. Le savant se reposait de son travail en montant à cheval ou en se livrant à des exercices pénibles.

En 1885, alors qu'il occupait déjà la chaire de zoologie au Muséum et qu'il était, depuis 1877, membre de l'Académie des sciences, il fut nommé membre de l'Académie de médecine, dans la section de thérapeutique et d'histoire naturelle. Il y entra, le front auréolé de la gloire paternelle et chargé déjà d'un superbe bagage scientifique. Il nous apportait une série de travaux du plus grand intérêt sur la composition chimique et le développement des os, et des indications précieuses sur les propriétés physiologiques de certaines plantes.

Ce n'est pas sans quelque fierté que nous voyons, nous médecins, des hommes comme Milne Edwards venir s'asseoir à nos côtés. Après avoir étudié la vie dans ses manifestations les plus curieuses et les plus diverses, ils sont pour nous des guides incomparables pour l'étude de l'homme. Ils nous montrent combien sont complexes les fonctions des êtres vivants et combien variables sont les appareils qui en assurent l'exécution. Ils élargissent notre horizon et nous apprennent à envisager l'homme, sain ou malade, d'une façon plus élevée et plus philosophique. Il y a toujours, parmi nous, de ces savants qui, sans être médecins, au sens absolu du mot, font plus que nous-mêmes pour la médecine. C'est à cette classe d'hommes qu'appartiennent Pasteur, Claude Bernard et Milne Edwards

père; Alphonse Milne Edwards marche à leur suite. Ils portent devant nous le flambeau et ils éclairent la voie dans laquelle nous devons marcher : ils sont notre lumière et notre gloire !

Discours de M. Louis Passy, Membre de l'Institut,

au nom de la Société nationale d'agriculture.

Messieurs,

Le jour solennel où fut offerte à Henri Milne Edwards une médaille d'honneur à l'occasion de ses leçons sur l'anatomie et la physiologie comparée, Dumas disait : « Mon cher ami, vous avez eu un rare bonheur; vous avez vu s'élever auprès de vous, se former à vos leçons, s'inspirer de votre exemple, marcher sur vos traces, un fils digne de vous, un confrère prêt à construire à son tour le monument qui couronnera sa vie, et qui sera digne de continuer celui que vous léguez à la postérité, un émule, enfin, qui n'oubliera jamais le spectacle touchant dont il vient d'être le témoin. »

Ces paroles de Dumas résument admirablement la vie scientifique d'Alphonse Milne Edwards; car, avec son père, et après son père, il entreprit et acheva les études célèbres sur les Crustacés, qui les conduisirent à pénétrer les secrets de la nature jusqu'au fond de la mer. Il y a soixante ans, les naturalistes, dans leur cabinet, étudiaient les animaux marins et ne songeaient pas à les saisir dans la profondeur de leurs demeures et à les observer dans les actes mêmes de leur vie.

La méthode expérimentale d'Audouin et d'Henri Milne Edwards n'a pas cessé d'être poursuivie, et les travaux considérables dirigés par Alphonse Milne Edwards, après les expéditions du *Travailleur* et du *Talisman*, contribuèrent à ouvrir sur la zoologie des mers des horizons nouveaux.

Ce n'est pourtant pas la renommée que s'était acquise Alphonse Milne Edwards, du vivant et après la mort de son père, qui pouvait seule décider la Société nationale d'agriculture à lui donner une place dans sa Section d'histoire naturelle. C'est d'abord le pieux respect que la Société a toujours professé pour ces familles illustres qui continuent, à travers les âges, le culte des mêmes sciences, et ne font, pour ainsi dire, de plusieurs vies scientifiques qu'une seule vie. Les deux Milne Edwards, les trois Becquerel, les quatre Vilmorin, sont, dans notre compagnie, les représentants de la tradition, sans laquelle la science n'aurait pas de fondement durable.

En 1891, Milne Edwards reçut la direction du Muséum; en 1892, il devint notre confrère. Le Muséum et la Société nationale d'agriculture renouvelaient ainsi leur alliance séculaire; car ces vieilles et nobles institutions ont toujours été unies dans les liens les plus étroits, par la succession des savants qui ont présidé tour à tour à leurs communes destinées.